

RHÔNE

TRACES & MÉMOIRE
des liens inédits
dans le paysage urbain

20
14

N°3
LE MAGAZINE
D'ACTUALITÉ
DE LA RÉGIE DU RHÔNE

COLLECTION - RÉNOVATION

REGARDS CROISÉS, CHRISTIAN DUPRAZ & LAURENT GAUTIER



Vue arrière de la bibliothèque des CJB, image de la réalisation en 1973, architecte Jean-Marc Lamunière.

Les Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève sont engagés dans un programme d'agrandissement et de rénovation de leurs bâtiments. Grâce notamment à une subvention substantielle de la fondation Roger et Françoise Varenne, et sous le pilotage de la Direction du patrimoine bâti de la Ville de Genève, un nouvel herbier souterrain et des structures d'accueil du public ont été construits, le bâtiment La Console est en rénovation, de même que les bâtiments Bot 2 et 3 conçus par Jean-Marc Lamunière dans les années 1970. En marge de cette dernière opération pour laquelle il a été mandaté, l'architecte Christian Dupraz et le conservateur Laurent Gautier échangent des regards croisés sur leurs métiers et sur les enjeux d'une telle rénovation.

CD - L'herbier de Genève est un des plus importants herbiers mondiaux. Sa collection de plus de six millions d'échantillons est également composée des collections historiques issues des plus illustres botanistes du XVIII^e et XIX^e siècle. L'herbier contient des plantes des cinq continents et aujourd'hui encore de nombreuses recherches se mènent aux quatre coins de la planète. Cet esprit global d'une botanique mondiale me fascine et m'interroge quant à la difficulté de la tâche. Comment définissez-vous les

priorités de recherche ? En fonction de la collection, quelles seraient les spécificités à défendre de l'herbier de Genève ?

LG - La communauté botanique mondiale est engagée depuis Linné dans une entreprise d'envergure : décrire, nommer et classer les quelques 400'000 espèces végétales qui nous fournissent entre autres oxygène, nourriture, médicaments et matériaux de construction. Comme toute science, elle est basée sur l'accumulation des savoirs. Plus que toute autre science, au vu de l'ampleur de la tâche, elle doit impérativement procéder par un partage du travail et de l'information. Les différentes institutions botaniques se répartissent naturellement le travail d'abord sur un plan géographique, chacune étant plus active dans certaines régions du monde en fonction de l'histoire de sa collection, souvent tributaire de l'histoire du pays qui l'abrite. Genève est bien entendu beaucoup moins marquée que Londres ou Paris par une histoire coloniale. C'est avant tout le parcours des botanistes qui ont légué leurs collections à Genève qui marque les spécificités de l'institut. Par exemple, l'herbier d'Edmond Boissier apporte à Genève une excellence dans la flore de l'Orient et de la péninsule Ibérique ou Emile Hassler sur le Paraguay. Un deuxième axe de répartition du travail est l'axe taxonomique. Les botanistes basés à Genève ont été ou sont spécialistes de familles de plantes. Prenons John Briquet qui a drainé à Genève de nombreuses collections de la famille des Labiées dont il était le spécialiste, collections envoyées en don ou en échange pour détermination par les autres instituts. Enfin, les collections de la dynastie De Candolle confèrent à l'herbier de Genève une dimension universelle, autant géographique que

taxonomique. C'est sur ces collections qu'est basé le Prodrôme, initié par Augustin Pyramus De Candolle, tentative de flore mondiale qui va rayonner pendant la première moitié du XIX^e siècle en faisant aboutir à Genève des collections du monde entier au moment où l'exploration pénètre au cœur des contrées encore inconnues. En bref, s'il y a des espaces taxonomiques et géographiques de prédilection à Genève, c'est aussi par son universalité que l'herbier attire chaque année une centaine de scientifiques du monde entier, venus consulter les spécimens indispensables à leur travail.

CD - Depuis deux décennies, le métier que je pratique réévalue ses outils de conception. L'ère numérique est pleinement entrée dans le monde de l'architecture et inspire de nouvelles pratiques conceptuelles. Même si l'architecture reste, à mes yeux, une expérience physique et concrète, l'évolution des moyens façonne nos actions et nous force à repenser notre approche. À ce titre, je vois la botanique comme un métier issu de la grande période des Lumières et de son destin encyclopédique. Je la vois également comme un métier qui reproduit les mêmes gestes depuis de multiples décennies. Quel regard portez-vous sur l'évolution technologique et dans quelle mesure cette mutation numérique vous permettrait-elle d'inventer un autre mode opératoire ?

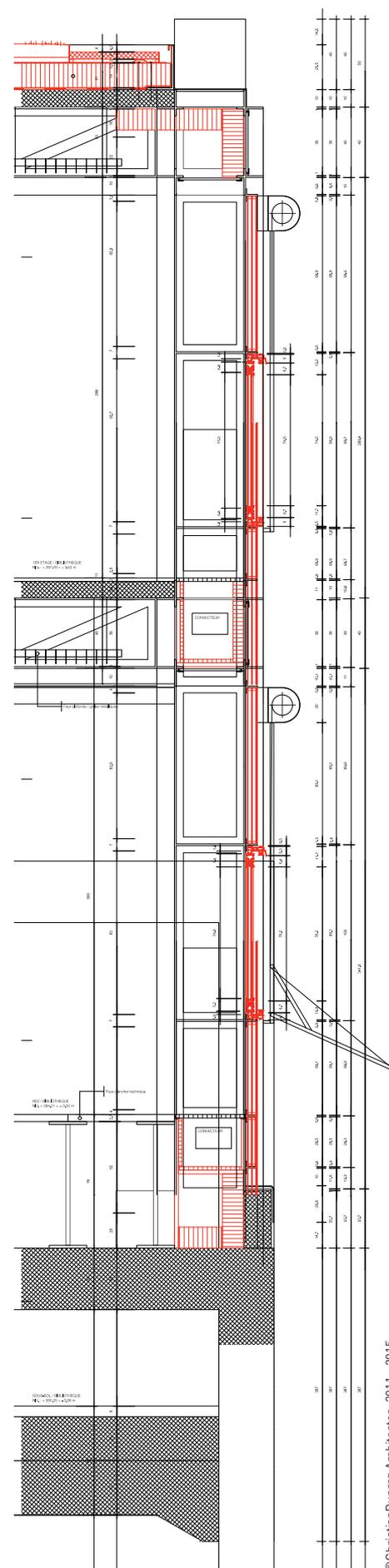
LG - Les botanistes travaillent à partir des échantillons d'herbier, ces petits grains d'information, ces petits morceaux de nature qu'ils ramènent de leurs expéditions. Dans cette perspective, les mêmes gestes sont en effet reproduits depuis plusieurs siècles. Récolter, presser, sécher, identifier, décrire, classer. L'évolution technologique n'a eu que peu d'incidence sur

la récolte de l'information. Bien entendu, la photographie, particulièrement depuis qu'elle est numérique, ou les systèmes de positionnement par satellite facilitent le travail de récolte, au même titre que l'évolution des moyens de transport. Les méthodes d'analyse ont, quant à elles, continuellement évolué. Pour classer les êtres vivants de manière à refléter leur parenté évolutive, il faut déjouer les pièges de la convergence, ceux qui font qu'un dauphin ressemble à un poisson. Pour ce faire l'étude fine a progressé de pair avec les instruments optiques ; on a ensuite convoqué l'arsenal chimique (deux plantes parentes produiront souvent des mêmes molécules) ; on a fait appel aux statistiques en mesurant des quantités effrayantes d'échantillons. La dernière évolution est d'aller chercher les parentés dans le secret des gènes : la séquence d'ADN des êtres vivants est en effet probablement celle qui permet de reconstruire les parentés de la manière la plus objective. Si révolution numérique il y a, c'est probablement au travers des bases de données et de leur mise en réseau. Les herbiers, dictionnaires du vivant, sont classés par ordre taxonomique, reflétant la mission première du botaniste : classer le vivant. Mais, pour le monde de la gestion du milieu naturel, l'échantillon est le témoignage de l'existence d'une espèce dans un point précis de l'espace et du temps. Toute recherche d'information selon un autre critère que taxonomique (quelles espèces poussent dans une région ? sont-elles rares ? où les trouve-t-on ailleurs ?) était un travail de fourmi qui faisait intervenir des fichiers sans nombre aux informations rapidement obsolètes. Dans un rapport des années soixante, Luciano Bernardi, un de mes prédécesseurs, fait part de son enthousiasme à l'issue d'une ren-

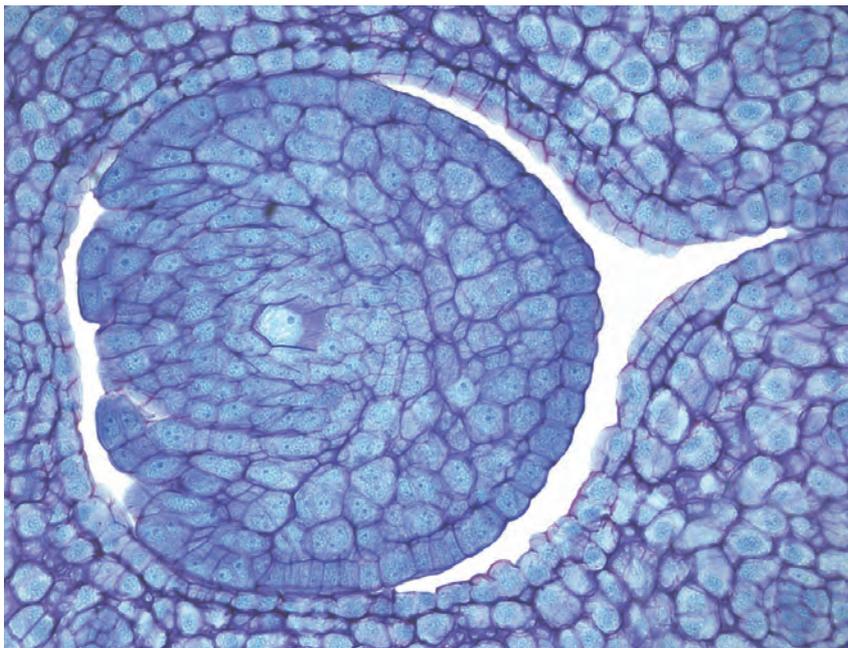
contre qu'il vient d'avoir avec les représentants d'une jeune compagnie américaine : International Business Machines. Il vient de comprendre que grâce à l'informatique, les botanistes vont enfin pouvoir s'affranchir du fardeau du classement unique. Cinquante ans plus tard, les bases de données se sont multipliées et la toile mondiale permet d'y accéder universellement, donnant une impulsion capitale à cette science si tributaire du partage de l'information, et permettant de répondre aux questions que posent chaque jour les utilisateurs du monde végétal. Les enjeux sont là : la Convention sur la Diversité Biologique a fixé comme objectif une flore mondiale en ligne à l'horizon 2020.

CD - Une plante est issue d'un contexte, d'un environnement propice à son développement. Si je fais référence à mon enfance, nos balades familiales en montagne s'accompagnaient de quelques cueillettes de plantes que ma mère collectionnait dans un journal. Séchées, elles illustraient la description des paysages parcourus. Quelques fois, il nous arrivait de relire ce journal et de revivre l'atmosphère de la journée passée. Depuis ce temps, je considère que les plantes ont ce pouvoir, elles sont les témoins et la mémoire d'un lieu, le souvenir d'un itinéraire. Vous êtes fréquemment sur le terrain dans des campagnes scientifiques à Madagascar, je crois. Dans quelle mesure le contexte inspire vos recherches ? Y a-t-il pour vous un rapport entre la plante, l'échantillon prélevé et le souvenir d'un itinéraire ?

LG - Certainement. Nous récoltons souvent des échantillons dans le cadre d'un programme de recherche géographiquement circonscrit : une montagne, un massif forestier dont il s'agit



Coupe, détail de l'enveloppe, choix constructifs et techniques.



©Fred Stauffer, CJBG

Coupe d'un ovule de *Chelyocarpus dianeurus*, palmier d'Amazonie péruvienne.

par exemple d'évaluer la richesse biologique pour en faire éventuellement une aire protégée. Nous voyons d'abord la plante dans son contexte, au moment de la récolte de l'échantillon. Pressé dans des journaux, nous allons le sécher pendant quelques jours, puis l'emballer et le perdre de vue pendant plusieurs mois, le temps qu'il nous parvienne à Genève. Avec le support de notes prises sur le terrain et de photographies, nous allons rédiger une étiquette qui accompagnera l'échantillon et documentera tous les aspects de la plante sur lesquels l'échantillon est muet : odeurs, couleurs, lieu, grandeur, végétation avoisinante. Ce travail impose de refaire l'expédition une nouvelle fois en pensée. Dans un premier temps, l'échantillon va connaître un premier usage, en rapport avec le contexte du programme de recherche, et servir par exemple à établir des listes d'espèces sur lesquelles les environnementalistes prendront leur décision. Après quelques temps, l'échantillon sera classé dans la collection et commencera sa seconde existence. À disposition des taxonomistes, il sera consulté sur place ou éventuellement envoyé en prêt et deviendra un des grains d'information qui contribuera à reconstituer l'arbre de la vie.

LG - L'intérêt d'un travail d'architecte m'apparaît avant tout par sa part de création. À ce titre la rénovation que vous menez dans notre institut me questionne. Comment y trouvez-vous une place suffisante pour votre énergie créatrice ?

CD - Il est vrai que l'architecture se définit aujourd'hui comme un métier d'auteur où la personnalité du concepteur est fortement valorisée. Cette attitude, commune aux attentes d'une époque qui se reconnaît à travers les démarches « héroïques » a de quoi nous interroger sur l'espace donné à l'architecte qui rénove un édifice au lieu de le concevoir.

Personnellement, je vois ceci comme un engagement fort et nécessaire. La rénovation de l'herbier et la bibliothèque (Bot2 et Bot3) me laisse la possibilité d'un dialogue entre une architecture d'une époque nécessairement confrontée à la nôtre. Ensuite, ce travail m'offre la possibilité de converser avec l'architecte Jean-Marc Lamunière dans un échange riche et instructif pour finalement, et ceci est l'essentiel à mes yeux, me permettre une réécriture mesurée et rythmée issue de la composition d'origine. Je dirais que cette rénovation me laisse, au contraire, beaucoup d'espace pour la

recherche et la défense d'une originalité. Cette réalisation est très intéressante et représente une œuvre charnière dans la carrière de Jean-Marc Lamunière. Réalisée avant le premier choc pétrolier, la conception de ce bâtiment est issue de la mixité des courants architecturaux des années soixante où la conception modulaire, associée à l'usage de structures métalliques comme unique moyen statique, permet l'émergence d'une architecture à forte expression constructive. Incapable d'assumer les exigences thermiques actuelles, mon intervention se définit comme une réévaluation de l'enveloppe des toitures et des façades ainsi qu'une optimisation de la technique. Cette approche cherche donc à conserver l'essence conceptuelle, structurelle et constructive de ce bâtiment et concentre son action sur un certain nombre de surfaces vitrées qui, grâce aux fortes performances actuelles des verres, me permet d'obtenir un meilleur bilan thermique sans dénaturer l'esprit du bâtiment. Le paradoxe, et il n'est pas des moindres, est que l'expression d'origine de cette architecture, associée à la démarche que je mène, contient une originalité qu'il me serait impossible d'obtenir avec une construction neuve.

LG - Chez les êtres vivants, l'évolution travaille à partir des formes existant dans un endroit donné pour créer de nouvelles formes parentes, parfois plus adaptées à leur environnement ou à sa transformation. La sélection naturelle triera. Par ailleurs, d'autres formes existant ailleurs peuvent survenir dans un environnement par dispersion à longue distance (graines accrochées à la laine des moutons importés d'un autre continent ou contenues dans le ballast des bateaux, par exemple). Ces espèces parviendront peut-être à s'implanter et entreront en compétition avec les espèces autochtones. Avec l'augmentation des déplacements, ces cas deviennent de plus en plus fréquents et pourraient déboucher sur une uniformisation du

monde végétal. Peut-on tenter un parallèle avec l'architecture ?

CD - Cette question aborde le phénomène du « *Glocal* » et de ses dérivés de toutes formes. Il est vrai que l'architecture est soumise à la forte pression médiatique qui organise sa propre diffusion. La consommation exponentielle d'images d'architecture est phénoménale et significative de notre capacité d'assimilation. L'architecture devient souvent le support d'images de plus en plus esthétiques utilisées par des multiples revues ou divers supports dans des contextes parfois très éloignés les uns des autres. Il vous est possible, par exemple, d'acheter des chaussures ou des montres et de constater que le lieu dans lequel ces produits ont été photographiés est dévolu en réalité au bien-être thermal. Au même titre, l'architecture régionale, qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs et généralement fortement ancrée dans des traditions séculaires, se donne à voir et se partage de manière globale, décontextualisée de son esprit d'origine. Ceci peut s'avérer parfois vertigineux et déstabilisant et peut provoquer une certaine incohérence. Vous avez raison de pointer votre question sur le risque d'uniformisation. À la lecture de cette encyclopédie mondiale de l'architecture contemporaine que la maison d'édition Phaidon publie depuis plusieurs années, il est révélateur de voir à quel point les réalisations se ressemblent, qu'elles soient de l'hémisphère sud ou nord. Cela étant, et de mon point de vue, je considère que cette diffusion est une chance pour le développement de notre connaissance à condition que l'on maintienne son exigence dans l'acte de bâtir. L'attitude de construire une architecture économique, orientée vers le besoin local et pour un usage attendu, est le moyen de garder un peu de justesse et de s'assurer de l'utilité de l'architecture.

LG - Un bâtiment va souvent se transmettre sur plusieurs générations, mais une collection va habiter succes-

sivement plusieurs bâtiments (l'herbier De Candolle en est à son cinquième). Construire pour loger des personnes éphémères ou construire pour abriter des collections à vocation éternelle. Quelle différence pour l'architecte ?

CD - Votre question contient un paradoxe que j'aime beaucoup. Ce qui semble être voué à une vocation éternelle pourrait assumer un certain nomadisme. À l'inverse, nos vies, qui sont indubitablement éphémères, bénéficieraient d'un environnement pérenne et transmis de génération en génération. Votre question parle essentiellement du besoin de loger et de ses nécessités. Loger des collections ou des gens incombe la même responsabilité et un engagement absolu de l'architecte. Là aussi, et dans les deux cas, j'aime à penser que l'architecture se doit d'être utile et conceptuellement simple pour assumer une réversibilité programmatique. Je pense même qu'un édifice est de qualité quand il a ce potentiel d'adaptation dans le temps en fonction de l'évolution des besoins. À nouveau l'herbier et la bibliothèque du Jardin botanique

sont à ce titre très intéressants. Pensé comme une architecture de « *stockage* », l'ensemble du bâtiment se développe sur deux niveaux de référence : un sous-sol contenant dans de multiples salles protégées la collection et un rez-de-chaussée dédié aux activités administratives et de recherche avec la particularité d'un deuxième niveau contenant le prolongement de la bibliothèque. En regardant de plus près cette architecture, on comprend qu'elle ne cherche pas, par des attributs particuliers, à valoriser son contenant. Il ne s'agit pas ici de surjouer, à l'instar de toutes les architectures publiques du XIX^e, l'effet du programme avec des espaces ou des volumes intérieurs significatifs de la fonction. L'herbier de Genève est sans nul doute un lieu générique et neutre permettant une grande adaptabilité et une grande flexibilité. La preuve s'exprime à nouveau par le paradoxe. En quarante ans, l'herbier et la bibliothèque du Jardin botanique, plutôt que de s'adapter ou de déménager, n'ont fait qu'accroître leur capital en augmentant le nombre d'échantillons et de documents classés et ainsi affirmer leur pérennité dans le temps.



Gerbera piloselloides, composée décrite par Linné sur du matériel récolté par Oldenland au Cap de Bonne-Espérance vers 1690.